



Il museo della città: esperienze e progetti

per il ciclo "Città della Memoria"

Le Musée Carnavalet-Histoire de Paris ?

Art et Histoire ?

di *Jean-Marc Léri*

Introduction : un ou plusieurs types de musées de ville ?

A plusieurs reprises, des colloques ou des symposiums se sont penchés sur le concept de Musée de Ville. Je rappellerai pour mémoire, le symposium des musées de ville qui s'était tenu à Luxembourg en 1995 et, plus près de nous, le très intéressant Colloque sur le concept des musées de Ville qui s'est déroulé à Bruxelles du 25 au 27 avril 2002 et dont les actes ont été édités cette année en 2004.

A ces réflexions s'est ajoutée, en 2004, la sortie d'une étude italienne *Il Museo della città* de Cristoforo Sergio Bertuglia et Chiara Montaldo qui, en partant de différents exemples de musées de ville (Londres, Paris, Rome, Montréal, Lyon), essaye de définir les contours du ou des musées de Ville et d'établir un projet pour le musée de Turin.

Il ressort de ces diverses réflexions, selon les définitions données par Marie-Hélène Joly (conservateur à l'Inspection générale des Musées de France) en 1995, qu'il existe au moins deux types de musées de Ville, dans lesquels chacun de nos musées (on pourrait y ajouter : New York, Tokyo, Shanghai, Pékin, Stockholm ou Moscou, par exemple) trouve une partie de son identification.

1. « Les musées qui conservent des collections prestigieuses (souvent d'art et d'art décoratif et reflétant les heures glorieuses de la ville et le goût des élites urbaines, qui, pour l'histoire, s'arrêtent généralement au seuil du XXe siècle, et qui refusent d'aborder les sujets liés à l'histoire ».
2. « Les musées plus orientés vers la vie contemporaine, qui interrogent le passé pour éclairer le présent, et n'hésitent pas à en aborder les aspects les plus délicats (immigration, industrialisation, urbanisation, délinquance) ».

Si le premier modèle est plutôt latin (Paris, Rome, Madrid), le second s'est surtout développé dans les pays anglo-saxons, où, comme le fait remarquer Françoise Wasserman, « la muséologie d'interprétation est largement répandue », alors que dans les autres, le souci de la collection et de l'appui sur l'authenticité de l'œuvre est beaucoup plus présent.

Il est vrai que le musée de Ville s'est développé à partir de la prise de conscience d'une identité locale qui est souvent née de la crise du patrimoine urbain. Or, dans de nombreuses capitales et métropoles du monde, le réaménagement d'ensemble du paysage des villes s'est surtout ressenti dans la seconde

moitié du XXe siècle. La dernière guerre mondiale a ravagé nombre de villes d'Allemagne et du Japon dont le visage a été complètement modifié. Par la suite, l'industrialisation, puis l'afflux d'habitants dans les grandes villes, dû au déclin du secteur agricole, puis, à partir des années 70, la désindustrialisation de ces mêmes villes au profit du secteur tertiaire (les services) a encore accéléré le processus de modification des grandes métropoles (l'abandon des centres-villes en est le phénomène le plus visible). Dans des pays comme la Chine, la transformation des grandes villes fait disparaître aujourd'hui, des pans entiers du cadre urbain des siècles passés. De fait, la formule de Baudelaire « La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel » semble d'autant plus actuelle qu'il a fallu parfois moins d'une génération pour faire des « Main Streets » américaines des années 50/60, bordées de magasins, de cafés, et d'animation nocturne, des déserts voués à l'abandon et à l'insécurité dès la fin des années 70.

Pour nombre de villes du monde latin (Paris, Rome, Madrid, Barcelone, Lisbonne), peu ou pas touchées par la dernière guerre, la forme de la ville avait changé, bien avant. L'Haussmannisation qui avait fait passer le visage de Paris du Moyen-âge au XXe siècle entre 1860 et 1920, s'était rapidement répandue de Barcelone à Turin et, par la suite, ces villes, du moins dans leur noyau central, ne se sont guère modifiées, leur transformation se faisant par une extension, alors que leur centre, peu à peu, se figeait, sous les lois de protection, en un ensemble historique, d'abord voué aux services (secteur tertiaire) puis, à partir des années 50/70 aux activités culturelles (musées, Bibliothèques) et touristiques avec, en principe caractéristique, les secteurs piétonniers.

La mutation profonde s'étant faite, pour la plupart de ces villes, relativement tôt (avant la deuxième moitié du XXe siècle), la conscience d'un patrimoine urbain et d'une identité locale se sont développées aussi plus tôt. Ces villes ont donc cherché à collectionner puis conserver des éléments des siècles passés (Antiquité, Moyen-âge Epoque classique) avec le regard historique que l'on pouvait avoir, de Paris à Berlin ou de Rome à Londres, à la fin du XIXe siècle : une histoire fondée sur la chronologie, faisant la part belle à l'événement et aux élites et dans laquelle les gouvernants (monarques ou despotes) servaient de points de repères.

Le musée Carnavalet est, sans doute, celui qui a poussé (volontairement ou non) le plus loin ce modèle de musée-collection. Je me permettrai d'abord d'en faire une description et, ensuite, d'établir un rapide bilan d'activités et d'échanges.

Carnavalet : un musée du XIXe siècle

Fondé en 1868 par le préfet Haussmann, ouvert au public en 1881, le Musée de l'Histoire de Paris, a, pour première caractéristique d'avoir été installé dans une des maisons les plus prestigieuses de la capitale, l'hôtel Carnavalet, demeure édifiée entre 1544 et 1548 pour un président du Parlement de Paris, habité par l'illustre Mme de Sévigné, premier modèle de construction classique ouvert sur la rue par un portail triomphal, qui donne sur une cour ordonnancée et largement ornée par devant, et, par derrière, sur un jardin et dont le bâtiment central s'orne de bas-reliefs de Jean Goujon.

Dés 1875, le jardin a été bordé de vestiges d'autres bâtiments prestigieux et d'éléments d'architecture et de décor qui faisaient partie du patrimoine parisien (Maison des Marchands Drapiers, portail de l'hôtel des Présidents du Parlement par Philibert Delorme, pavillon central de l'hôtel de Choiseul, et même la statue de Louis XIV par Coysevox, installée à l'Hôtel de Ville en 1689 et miraculeusement épargnée par la fureur révolutionnaire).

Mais, si les bâtiments et le décor extérieur sont, dès l'origine, une composante du musée, le décor intérieur prend exactement la même importance. En effet, dès 1880, on remonte dans les salles l'extraordinaire décor réalisé par Le Vau, Lebrun et Van Obstaël pour l'hôtel de La Rivière (place des Vosges) en 1652 et qui allait servir de modèle pour Vaux-Le-Vicomte d'abord et pour Versailles ensuite. C'était la toute première fois dans l'histoire qu'un décor intérieur d'une demeure alors détruite, était remonté dans un musée pour montrer un exemple du mode de vie et du savoir-faire artisanal et artistique des siècles passés. Cet acte d'« ethnologie et de sociologie » donna naissance,

dans les musées anglo-saxons aux « period-rooms » qui, aujourd'hui encore font la gloire du Metropolitan Museum de New York, du musée de Brooklyn ou, de façon plus extraordinaire encore, du petit musée du quartier de Ueno à Tokyo.

Peu de temps après, on y ajouta les boiseries de l'hôtel Colbert de Villacerf, celles de différentes demeures parisiennes et, lors des agrandissements menés vers 1920, celles de l'hôtel de Breteuil et de château de Conflans, puis, vers 1970, les somptueux décors réalisés par l'architecte visionnaire Claude-Nicolas Ledoux pour le Café Militaire et l'hôtel d'Uzès. Lorsque le musée fut étendu, en 1989 sur l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, somptueuse demeure du XVIIe siècle, on ajouta à un petit salon original, les décors réalisés en 1925 par le peintre José-Maria Sert pour la famille de Wendel et la façade et l'intérieur de la joaillerie Fouquet réalisée en 1900 par Mucha.

Aujourd'hui, la situation du musée dans le Marais, quartier historique de Paris, dans deux des demeures les plus prestigieuses de ce quartier et la forte présence d'architecture et de décors anciens remontés ont sur le parcours des 140 salles deux conséquences opposées : d'une part les œuvres présentées dans un contexte proche de celui de leur origine, ce qui accroît leur pouvoir émotionnel, mais, d'autre part, la présence très forte de cette architecture et de ces décors limite fortement les possibilités de modification ou de présentation, sans parler de l'obstacle qu'ils forment à tout aménagement des bâtiments.

Les collections du musée sont constituées d'environ un million de pièces de types divers : pièces archéologiques de la Préhistoire, de l'Antiquité ou du Moyen-âge, mobilier, objets d'art et d'histoire, peintures, sculptures et maquettes auxquels s'ajoutent des collections de numismatique (la deuxième collection de France), de dessins, d'estampes, de gravures, d'affiches et de photographies conservées en réserve, mais consultables dans des cabinets de travail accessibles au public sur demande préalable.

S'adapter aux contraintes

En raison de ces contraintes héritées du XIXe siècle, le musée suit un parcours traditionnel, de type chronologique, depuis la Préhistoire jusqu'aux années 30 du XXe siècle. A travers 140 salles, ce parcours contraignant (pour sortir, il faut refaire une partie du trajet) posait des problèmes de fatigue et ne pouvait s'adapter aux exigences personnelles des visiteurs. C'est pourquoi, depuis deux ans on a multiplié les sièges de repos et disposé, aux divers croisements, des bureaux de renseignements qui donnent aux visiteurs les indications pour faire un parcours à travers les éléments chronologiques ou artistiques qui les intéressent. De toute façon, dès l'entrée, le personnel conseille au visiteur d'adopter l'attitude du promeneur et de préférer un florilège des parties qui les intéressent plutôt qu'un parcours exhaustif.

Ces inconvénients sont compensés par la quantité d'objets et d'œuvres originaux (le musée se refuse à toute reconstitution ou toute présentation de fac-similé), souvent de grande qualité et qui, comme nous l'avons dit plus haut, ont un pouvoir émotionnel et évocateur d'autant plus fort qu'ils sont exposés dans un cadre contemporain, et, ce qui est exceptionnel, pratiquement sans barrière. Si, à première vue, une telle présentation peut sembler réservée à une élite, les visites organisées pour des jeunes venus de quartiers et de banlieues défavorisées et les sondages effectués auprès de ces jeunes montrent que la proximité de l'objet liée à son pouvoir évocateur et émotionnel les amènent à s'interroger et à approfondir, en classe, en bibliothèque, chez eux ou en revenant au musée, leur connaissance de l'histoire de Paris. Combien de fois avons-nous vu ces jeunes revenir au musée le dimanche en y amenant leurs parents ou leurs amis ... ? Ces publics jeunes, issus de quartiers dits « difficiles » sont une cible privilégiée de notre travail. En effet, devant les contraintes d'une présentation de type classique, dont la rigidité n'est qu'apparente (en effet, la quantité des collections permet de varier et de modifier très souvent la présentation des salles), mais qui a l'avantage de se présenter comme une maison qu'on visite, on a singulièrement développé les activités pédagogiques que l'on a divisées en tranches d'âge. A côté des visites à thèmes (la Préhistoire, l'Antiquité, la Révolution française, les révolutions du XIXe siècle, Paris au temps de Marcel Proust en sont les best-sellers), le musée

organise des ateliers autour d'événements, de métiers, d'activités anciennes ou contemporaines ou de la vie quotidienne des Parisiens. On y ajoute des activités artistiques manuelles, théâtrales, pour faire mieux connaître la vie sociale à Paris au cours des siècles.

Mais ces activités se poursuivent en dehors du musée : à partir d'une visite thématique, un groupe peut, par la suite, faire une visite d'un quartier, d'un atelier, d'un lieu insolite ou historique de Paris. En 1994, on a ainsi organisé, avec un groupe d'anciens résistants dans des voitures d'époque, le parcours qu'ils avaient suivi le jour de la Libération de Paris, le 6 août 1944. Une exposition de photographies et d'objets contemporains, issus des collections du musée complétait cette manifestation.

Le musée participe aussi chaque année aux Journées du Patrimoine et de la Femme, au Printemps des Musées, à la Nuit Blanche, au Salon du Dessin, au Mois de la Photographie, etc. par des conférences, des expositions à thèmes ou des visites-promenades.

D'autres publics pour un musée

Mais, nous n'oublions pas la mission que nous avons envers les autres parties de la société. Une enquête, menée en 1999, avait montré qu'environ 75% des visiteurs ne payaient pas pour visiter les collections permanentes : enfants, adolescents, étudiants, chômeurs et personnes en âge de la retraite (55 ans pour les femmes, 60 ans pour les hommes) n'acquittaient le droit d'entrée que les personnes en activité professionnelle (environ 30 à 50 ans), qui, évidemment, ne pouvaient venir au musée dans la semaine. Pour remédier à cette forme d'injustice, notre autorité de tutelle, la Ville de Paris, a décidé, dans un premier temps, d'accorder la gratuité d'entrée le dimanche de 10h à 13h. Devant le succès de cette opération, et comme on arrivait à un taux de gratuité de plus de 80%, la gratuité totale a été instaurée en octobre 2002. Ainsi, les personnels voués aux caisses ont pu être redéployés sur l'accueil et l'orientation des visiteurs.

Ce redéploiement a permis de revoir entièrement les missions du personnel du musée et de mener un travail en profondeur sur ces dernières et les métiers indispensables à leur accomplissement, en privilégiant la tranche d'âge des visiteurs entre 30 et 50 ans. La gratuité liée à la mise en place d'un website et à l'ouverture d'une deuxième entrée sur le jardin (qui devient une sorte de jardin public intégré aux collections du musée) a permis de passer de 280 000 visiteurs en 2001 à 490 000 en 2002 et environ 600 000 en 2003.

Reste la tranche d'âge située au-delà de 50 ans : si les activités de visites-conférences reste sa cible privilégiée, nous avons établi pour elle un programme orienté sur l'étude et la recherche : entretiens avec des conservateurs autour d'une œuvre, présentation des différents ateliers du musée (entretien et restauration des œuvres sur papiers, de la ferronnerie, des réserves, etc...), présentation par leurs auteurs d'ouvrages sur l'histoire de Paris, une semaine de cours sur l'histoire de Paris, chaque mois d'août dans le cadre de l'Université d'été et cours hebdomadaire d'histoire de Paris le vendredi soir de 6h à 8h, à l'Ecole du Louvre, du mois d'octobre au mois de mai suivant, atelier de copies dans les salles du musée.

Les missions du musée

La mission de mise à disposition des collections au public se fait par trois moyens :

1. œuvres présentées dans le musée (environ 100 000 pièces) que l'on change très régulièrement pour que le public soit toujours surpris.
2. œuvres prêtées pour des expositions en France et à l'étranger (plus de 2000 pièces en 2002), aussi bien en Europe (Russie comprise) que sur le continent américain (Canada, Etats-Unis, Brésil, Mexique) et en extrême orient (Chine, Japon).
3. œuvres reproduites dans les différentes sections du Website (www.paris.fr/musees/musee_carnavalet) dans lequel nous présentons actuellement les activités du musée, mais dont nous espérons un développement pour offrir au public l'ensemble des collections de dessins, gravures, photographies, numismatique, etc., (environ 600 000 pièces) en cours de numérisation et de catalogue informatique.

Si la collecte et la conservation des œuvres se poursuivent en privilégiant pour le XXe siècle la photographie et les objets-souvenirs, on ne néglige pas pour autant ce qui fait la force des collections du musée : peinture, arts graphiques et arts décoratifs. En 2002, le musée a aussi recueilli une trentaine de maquettes de projets et de réalisations de grands travaux de Paris des années 70 à la fin du XXe siècle : quartier des Halles, voie expresse de la rive gauche, quartier de Beaugrenelle, aménagement de la place de la Bastille, etc. pour lesquelles nous avons créé une réserve spécialement aménagée en dehors du musée.

Contrairement au musée de Londres, le musée Carnavalet n'est pas directement lié aux fouilles archéologiques menées dans Paris. En effet, la ville possède, depuis 1898, une Commission municipale du Vieux-Paris, chargée à la fois des fouilles archéologiques, de la vérification des demandes de construction et de démolition dans Paris et de la couverture photographique systématique de la ville (le Casier archéologique de Paris). Grâce à une étroite collaboration avec cette institution, le musée a pu abriter, depuis 2000, dans de nouvelles réserves (2000m² sur cinq niveaux) aménagées dans le quartier de Bercy, l'ensemble des vestiges archéologiques amassés par la Commission, dont nous pouvons extraire, pour les présenter au public, les plus belles pièces. C'est ainsi que le public peut maintenant voir les deux pirogues néolithiques découvertes en 1991.

Le Directeur du musée est aussi membre de droit de la Commission des Travaux historiques de la Ville de Paris, dont le rôle est de publier les sources de l'histoire de Paris à travers les archives et des différentes instances liées à l'histoire de la capitale.

Mais, surtout le musée à repris en charge et en gestion deux sites de la capitale ouverts au public : la Crypte archéologique du Parvis Notre-Dame et les Catacombes de Paris. La première présente les vestiges archéologiques découverts dans les années 70 dans le plus ancien quartier de Paris. Ces vestiges, superposés depuis le IIe siècle de notre ère jusqu'au XIXe siècle, ont été abrités sous une dalle, au-devant de Notre-Dame et présentent au public, dans un espace de 2000m², l'évolution par strates superposés de l'urbanisme de Paris. Les Catacombes abritent, dans un parcours souterrain de 2.7 km, à la fois les carrières de plâtre, exploitées entre le XIIIe et le XIXe siècle, pour la construction des maisons de Paris et le funérarium où ont été transférés, à partir de 1786 et jusqu'en 1870, les ossements de 7 à 8 millions de Parisiens enterrés dans les cimetières du centre de Paris.

Au total, avec ses deux succursales, qui complètent le volet archéologique et ethnographique du Musée Carnavalet, ce sont près de un millionde visiteurs qui se sont intéressés à l'histoire de Paris en 2006 et probablement plus d'un million en 2007.